

la meilleure manière de le préparer, et cela à son prochain numéro, car voici bientôt le temps de la récolte pour ce produit en particulier.

La culture des navets est aussi fort en faveur parmi un grand nombre de propriétaires : je ne parlerai que d'un seul, Monsieur O. E. Cassegrain, membre de la Chambre d'agriculture, lequel a aussi le mérite d'avoir inauguré la culture du seigle d'automne dans ces endroits depuis trois ou quatre ans, dans le but d'engager les nouveaux colons à l'adopter dans les terres nouvellement ouvertes à la colonisation, ce seigle par sa maturité hâtive ayant l'avantage d'échapper aux gelées du mois d'août, dont les autres grains sont souvent victimes, au grand détriment des pauvres défricheurs qui reposent dans leurs semences tout l'espoir de leurs travaux. A l'instar de ce Monsieur, et encouragé par ses succès réitérés, un jeune et entreprenant agriculteur, Monsieur Auguste Fafard, élève de l'École d'agriculture du Collège de Ste Anne, a essayé le blé d'automne, à St Cyrille, et le succès a pleinement couronné son expérience.

Si je passe maintenant aux arbres fruitiers, je trouve également matière à éloges. Il serait difficile pour un connaisseur de ne pas admirer l'excellent choix des plants et l'ordre symétrique qui ont présidé à l'établissement des jeunes vergers de MM. B. Pouliot et Eugène Casgrain, arpenteur, lesquels promettent à leurs industriels propriétaires une abondante moisson de fruits savoureux et des plus variés.

Pour ce qui est de l'horticulture, il suffit d'une promenade dans le joli village de l'Islet pour se convaincre qu'on trouverait difficilement un canton où elle est plus en faveur. Là, on voit que les Dames ont pris à cœur de montrer que leur savoir-faire au jardin était digne de celui dont leurs maris faisaient preuve aux champs, et qu'elles savaient comprendre leur mission, laquelle consiste à embellir et parfumer l'existence de l'homme ici-bas.

En terminant, Mr. le Rédacteur, je dois déclarer que je n'ai pas eu la prétention de signaler tout ce qu'il y avait de remarquable à l'Islet, sous le rapport agricole, je n'ai fait simplement que jeter à la hâte sur le papier, quelques observations les plus saillantes que j'aie pu faire pendant mon passage dans la paroisse. Telles qu'elles sont, puissent-elles, comme les vôtres, avoir pour résultat de stimuler les apathiques et d'encourager les fervents.

Août 1864.

UN QUÉBÉCOIS.

La sécheresse.

La récolte du foin est terminée et on entend dire de toute part qu'elle est presque nulle, que les prairies ont été brûlées par la sécheresse prolongée. En effet, des champs qui les années précédentes produisaient 900 à 1000 bottes de foin en ont à peine donné cette année 200 à 300 bottes, et encore ce fourrage est de mauvaise qualité. Et quel sera le résultat de cette disette ? c'est que les cultivateurs, pour la plupart, seront forcés de sacrifier une partie de leurs animaux.

Encore si on pouvait compter sur la paille pour remplacer cet aliment ; mais ce fourrage sera aussi en trop petite quantité, car les grains ont aussi eu à souffrir grandement des chaleurs incessantes et prolongées de l'été.

Pour le moment, il ne nous reste plus qu'à tirer le meilleur parti du peu que la Providence nous a accordé, et à nous soumettre, sans murmure, à ses décrets. De plus, il nous reste encore à rechercher si nous ne sommes pas en quelque sorte l'instrument de notre pauvreté.

En effet, n'aurions-nous pas pu éviter, en partie, les désastreux

effets de la sécheresse ? Tous les ans ne pourrions-nous pas nous mettre en quelque sorte à l'abri des accidents qui nous arrivent, des malheurs qui nous frappent ? Sans parler ici des moyens spirituels que la religion nous suggère, de l'usage plus chrétien que nous devrions faire des biens que le ciel nous distribue, et de la nécessité de cesser l'abus que nous faisons des revenus du sol, n'y aurait-il pas quelques moyens physiques et matériels d'améliorer notre position ? Interrogeons les faits et ils nous répondront dans l'affirmative, comme nous allons le voir.

Pendant la sécheresse, ne vous a-t-il pas été donné de voir, dans la plupart des paroisses, des champs dénudés ou couverts d'une végétation languissante, à côté d'autres qui offraient l'apparence d'une riche moisson ? N'avez-vous pas vu le même sol, ici produire avec profusion, là donner à regret quelques rares épis ? Pourquoi cette différence si sensible ? Interrogez les propriétaires de ces champs. Demandez leur l'époque de leurs semences, les travaux qu'ils ont exécutés à chaque saison.

Celui qui n'a pour ainsi dire pas souffert de la sécheresse, vous répondra : " J'ai soin de ne laisser en prairie qu'une terre bien engraisée ; j'évite scrupuleusement de faire raser la première herbe par mon bétail ; de cette manière, mes prairies, après les pluies du printemps, sont assez abondantes pour couvrir le sol et le mettre à l'abri des ardeurs du soleil.

" Quant à mes terres que je veux ensemer, je m'efforce de toujours les labourer l'automne, ou du moins je les égoutte avec soin, de manière à pouvoir les labourer aussitôt après la fonte des neiges. De plus, je pratique toujours des labours profonds. En agissant ainsi, je peux toujours confier ma semence, à la terre, de bonne heure, et si la sécheresse est tant soit peu tardive, elle trouve mes grains assez avancés pour conserver au sol une grande partie de son humidité."

A peu d'exception près, voilà la grande cause de la différence que vous observez entre deux champs de même qualité ; pour vous en convaincre étudiez la conduite de celui qui a eu tant à souffrir de la sécheresse : Vous verrez ses animaux dans sa prairie aussitôt que l'herbe commence à poindre, ils y demeurent pendant quinze jours, trois semaines, et quelquefois plus. On ne les change de pâturage que lorsque les pluies de la saison sont terminées.

Que pouvez-vous attendre d'un tel champ, si la sécheresse survient ? Et à qui doit être attribuée la disette de fourrage ? sans aucun doute, au propriétaire lui-même.

Maintenant comment agit-il à l'égard du champ qu'il doit ensemer ? Il évite les labours d'automne sous mille prétextes. Tantôt, prétend-il, ça détruit l'herbe ; d'autres fois, ça fait pousser les chardons, etc. ; puis a-t-il au moins la précaution d'égoutter sa terre ? Oh ! non, il le fera en labourant. Eh ! bien, la fonte des neiges se fait attendre, les gelées sont tardives, le champ est tellement imbibé d'eau que les bêtes de travail y enfoncent jusqu'aux genoux. Par conséquent, impossible de labourer à temps. Il faut attendre et attendre encore. Puis ensuite on crie contre tout, on accuse le ciel d'inclémence, on jalouse son voisin dont la semence confiée à une terre bien préparée, commence à lever. . . . Si, au moins, ce cultivateur